

Interview de Georges Berthoin: les relations entre de Gaulle et le Royaume-Uni (Paris, 22 juillet 2005)

Source: Interview de Georges Berthoin / GEORGES BERTHOIN, Étienne Deschamps, prise de vue : François Fabert.- Paris: CVCE [Prod.], 22.07.2005. CVCE, Sanem (Luxembourg). - VIDEO (00:05:27, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_de_georges_berthoin_les_relations_entre_de_gaulle_et_le_royaume_uni_paris_22_juillet_2005-fr-4733e62a-4b10-443a-b3b5-d0934034f41d.html



Date de dernière mise à jour: 04/07/2016

Interview de Georges Berthoin: les relations entre de Gaulle et le Royaume-Uni (Paris, 22 juillet 2005)

[Étienne Deschamps] Comment vous, qui étiez à Londres, donc aux premières loges, comment les Britanniques ont-ils vécu et interprété le double refus, de de Gaulle? S'attendaient-ils à cette attitude de de Gaulle et comment ont-ils vraiment réagi à ce «non possumus» du général?

[Georges Berthoin] Très mal. D'abord, si je puis dire, la fierté britannique a été blessée, incontestablement. Mais ils étaient très ambigus à l'égard de de Gaulle parce qu'il y avait une admiration pour cet homme-là. Je me souviens lorsque de Gaulle est revenu au pouvoir, il y a eu une visite d'État à Londres et j'étais à Whitehall dans les balcons avec des amis qui étaient des députés travaillistes, qui étaient contre de Gaulle. Et quand de Gaulle est arrivé, je les ai vu les larmes aux yeux – parce que les Anglais c'est très bizarre, de temps en temps ils pleurent. Plus qu'on ne pense. Et la réflexion de ce groupe, ils ont dit: «Here comes the old warrior», voilà que vient le vieux guerrier. Et à ça, ils sont très sensibles. Les Britanniques restent – vous l'avez vu dans les attentats – ils restent dans cette mentalité du Blitz. Vous avez vu les réactions récentes britanniques, et même hier? Il y a une tradition londonienne, on ne lâche pas et c'est pas artificiel, c'est très profond. Bon. C'est assez étonnant, même la jeune génération qui n'a pas vécu tout ça. D'ailleurs, vous avez vu, on avait parlé des V1, des V2, etc. Alors de Gaulle, pour eux, c'était quand même celui qui avait été là, alors que la Grande-Bretagne était seule, même les Américains n'étaient pas dans le coup, ni les Soviétiques. Alors là, il y a du respect. Et en même temps, la performance de cet homme qui revient au pouvoir, qui en imposait. Ils ont tout fait pour le séduire quand il a été reçu de manière extraordinaire, etc. Mais en même temps, il était le symbole d'une France assez exigeante et il y a, si vous voulez, entre ces deux têtes d'empire qui n'avaient plus d'empire ou dont les empires disparaissaient, il y a eu une espèce de rivalité de deux centres de pouvoirs qui ont été très importants, deux centres de culture très importants. Qui gagnerait l'autre? Qui gagnerait sur l'autre, je veux dire. Et l'Europe devenait le champ clos à l'intérieur duquel cette rivalité, cette concurrence allait s'exprimer. Et de Gaulle, évidemment, avait quelque chose qu'ils n'avaient pas, si vous voulez, il avait en lui une certaine, reconnue par les Britanniques, une certaine dimension à la Churchill, mais il n'y avait plus de Churchill. Donc, les refus de de Gaulle, dans des conditions assez dures du point de vue diplomatique, ont été donc très mal vécues. Mais, en même temps, il mettait en lumière un élément de la contradiction britannique: est-ce qu'on devient le numéro deux de la puissance américaine et on y tient, mais on est en numéro deux? Les fameuses relations spéciales entre la Grande-Bretagne et les États-Unis ne sont pas perçues de la même façon à Londres et à Washington. À Washington, Londres, c'est pas tellement important, mais pour Londres c'est très important. Alors, ils savaient que toute une série d'accords, l'accord Nassau, Polaris, etc. plaçaient la Grande-Bretagne dans une situation de dépendance à l'égard des stratégies américaines et les Américains, traitant les Britanniques quelques fois assez mal, sachant également que les Américains étaient beaucoup plus intéressés par la construction européenne que cette fameuse relation spéciale et quand de Gaulle leur a dit non à deux reprises, une fois de manière nette, une autre de manière ambiguë, etc., ils se disent: «Eh bien, où sommes-nous? Où allons-nous?» Il y avait eu cette fameuse phrase qui était toujours répétée dans tous les discours d'Acheson: «L'Angleterre a perdu un empire, elle n'a pas trouvé de rôle» et ils se sont dit – et ça je l'ai entendu dans des réunions très privées: «Eh bien, notre rôle, c'est d'être le chef de l'Europe, le leader de l'Europe». Mais la place était prise et de Gaulle ne voulait pas que cette place..., c'est-à-dire qu'à l'intérieur du groupe des Six, de Gaulle sentait que la France était le leader pour des tas de raisons plus ou moins complexes. Donc, à la fois l'Europe à l'anglaise, c'était plutôt l'Europe, sur le plan institutionnel, l'Europe de de Gaulle, mais il ne voulait pas avoir cette concurrence dans le leadership. Donc, fierté nationale blessée et le paradoxe, c'est que, parce qu'on leur avait dit non, ils avaient envie encore plus de venir. Donc, ça a été un élément de victoire, si vous voulez. Et d'ailleurs, finalement, quand il y a eu l'accord de l'Élysée entre Heath et Pompidou, Heath a accepté pratiquement toutes les conditions de Pompidou. Pompidou, qui n'était pas gaulliste, il y a une ambiguïté... – j'ai employé souvent le mot ambiguïté, mais il y a beaucoup d'ambiguïtés en politique, surtout internationale – Pompidou n'était pas un gaulliste. Il ne s'était pas engagé dans la Résistance pendant la guerre, il faisait son métier de professeur, etc., donc il n'avait pas cette espèce d'«ethos», il n'avait pas été à Londres, il n'avait rien fait de spécial. Il avait survécu, bon, il n'avait pas été vichyssois, il était resté neutre. Donc, Pompidou avait, si je puis dire, une attitude ouverte à l'égard des Britanniques. Il n'était pas spécialement anglophile, mais quand il y a eu les rencontres avec Heath, il y a eu une énorme préparation diplomatique et psychologique de part et d'autre, ils se sont très bien entendus. Et c'étaient des hommes

sortis du peuple, c'étaient des hommes qui avaient réussi par leur talent, par leur mérite et c'étaient des hommes qui succédaient à des personnages plutôt historiques, si vous voulez. Donc, ils se sont dit: «Maintenant que nous sommes au pouvoir, on va ouvrir une nouvelle page de l'histoire, mais alors en nous entendant». Et en même temps, ce qui a joué, un des gros obstacles entre les négociateurs français et les Britanniques, c'était le problème de la livre sterling, comme monnaie de réserve. Et les Britanniques, à la fin, considéraient que la gestion de la livre comme monnaie de réserve mondiale entraînait des contraintes pour la politique économique et monétaire britannique qui devenaient insoutenables. Donc ils voulaient en fait se débarrasser également de ce fardeau. Donc, ils se sont entendus et, on leur avait dit non deux fois, ça a réparé une porte qui s'est fermée tout d'un coup et c'était considéré comme, à la fois, une victoire et comme une réparation.